

*Mangeurs et décharnés*

Après les affres d'un licenciement sec, j'avais eu la chance de décrocher assez vite un emploi. J'avais dû déménager, mais je m'y étais résolu sans regret. Il aurait été difficile d'imaginer plus disponible que moi. Pour saisir le CDI inespéré qui m'était proposé j'aurais accepté de partir à l'autre bout du monde. Quant au poste lui-même, j'exerçais déjà auparavant le métier de préparateur de commandes. Des nomenclatures à mémoriser, des bordereaux à traiter : il n'y avait rien là qui pût m'inquiéter.

Mon déménagement tint dans une simple fourgonnette. Je n'avais possédé que quelques bouts de bois, quelques hardes et quelques livres. J'en abandonnai l'essentiel, peu soucieux d'encombrer du bric-à-brac de mon ancienne vie mon nouveau logement dans un immeuble neuf. J'emménageai un après-midi, au printemps. A quatre heures j'étais dans mes meubles réduits au strict minimum. Mon studio presque vide semblait d'autant

## *Le goût de l'ombre*

plus spacieux. J'aimais le dépouillement des murs nus, la lumière qui les inondait à travers la fenêtre encore exempte de rideaux. Mon entrée en fonction était fixée au lendemain. Je profitai de cette fin d'après-midi pour reconnaître l'entrepôt où j'allais travailler, côté bureaux. Même à ce poste modeste, j'étais un col-blanc. La matérialité des marchandises ne me concernait pas. Je n'aurais à connaître que de leurs références et de leur destination. Je me contentais, et même je me réjouissais de n'être qu'un infime rouage d'une vaste machine. Après le désarroi dans lequel m'avait laissé mon licenciement, j'avais rejoint la troupe des élus.

Sous ma fenêtre s'étendait une pelouse sans doute semée d'avant-hier et tondue de la veille... Tout concourait à m'inspirer le sentiment d'une seconde naissance. L'entrepôt se dressait en bordure du port. Je crus percevoir en le longeant un bruissement de ruche. J'eus un sourire de satisfaction : dès demain, moi aussi...

En revenant, je remarquai un restaurant dont les prix affichés sur une pancarte, en regard de photos de plats appétissants, me parurent abordables.

Vers vingt heures, reposé, rafraîchi, je gagnai le restaurant. La salle de dimensions modestes était déserte, ce qui ne laissa pas de m'inquiéter tout d'abord. Je fus sur le point de rebrousser chemin, mais une serveuse s'avança vers moi et m'accueillit

## *Mangeurs et décharnés*

avec un sourire si engageant que je n'eus pas le cœur de lui tourner le dos. Elle m'indiqua une table, bien située, en accentuant encore son sourire. Cette jeune femme était charmante, en chair et pourtant svelte, avec une épaisse chevelure d'un noir de jais, une peau très blanche, une bouche très rouge, et ce sourire qui venait s'ajouter à tous mes sujets de félicité du moment. Elle déposa la carte entre mes bras d'un geste presque tendre ! Ce traitement que j'étais tenté de croire de faveur ne fut pas loin de me bouleverser. Pour masquer mon trouble, je m'absorbai dans la lecture de la carte. J'optai pour une salade d'endives et de betteraves et une tranche de gigot-flageolets. Avec ça un pichet de côtes-du-rhône, et peut-être, pour finir, un baba. Je pouvais me le permettre. Cette pensée me réjouit, tandis que je la rapprochai de mes inquiétudes des dernières semaines. La serveuse revenue vers moi nota mes desiderata en se donnant l'air de les approuver personnellement. Je me carrai mieux sur mon siège et accordai au décor l'attention que je lui avais refusée jusqu'alors. Desserte, portemanteaux, chaises et tables de bois foncé, banquettes recouvertes de moleskine caramel, appliques et suspensions en cuivre, nappes et serviettes à carreaux rouges et blancs. Les radiateurs pour l'heure éteints devaient dispenser le cas

## *Le goût de l'ombre*

échéant une agréable chaleur. Me projetant dans l'avenir, je me dis que j'en profiterais l'hiver venu.

La salle ne tarda pas à se remplir, ce qui était bon signe. Qui plus est, ces gens manifestaient en prenant place une allégresse encourageante. Des habitués, à l'évidence : ils se saluaient et se souhaitaient bon appétit. Il s'en trouva même pour me saluer, moi qu'ils n'avaient jamais rencontré.

Le silence qui avait régné jusqu'alors laissa place à un brouhaha de conversations, de raclements de chaises, de cliquetis de couverts et d'assiettes. J'avais passé commande le premier, et je fus assez vite servi. Avec un petit signe de tête aimable, la serveuse posa devant moi un pichet de vin et une assiette où le jaune et le vert des endives se mariaient au rouge sombre des betteraves. Le vin me plut. Il était sans prétention mais franc, « bon camarade ». Le plat de résistance ne démentit en rien ces débuts. Le gigot rose à souhait, les flageolets cuits à point, le pain croustillant dont j'étanchais le jus du gigot, tout était parfait. Depuis longtemps je n'avais pris autant de plaisir à manger. A deux ou trois reprises, me tournant vers la rue, je devinai derrière les rideaux qui occultaient en partie les fenêtres des visages indistincts collés à la vitre. Sans doute des passants en quête d'un restaurant. En l'occurrence, toutes les tables étaient occupées,

## *Mangeurs et décharnés*

et les silhouettes se détachaient bientôt de la devanture pour chercher pitance ailleurs.

Songeant aux menus futurs, j'observais à la dérobée l'assiette de mes voisins. A la table la plus proche, un couple semblait tout aussi satisfait que moi, lui de son chateaubriand, elle de son osso buco ; un peu plus loin un homme de forte corpulence, au teint fleuri, s'expliquait avec une côte de bœuf ; son vis-à-vis dévorait une saucisse de Montbéliard sur son lit fumant de lentilles du Puy... A un moment, le regard du colosse à la côte de bœuf croisa le mien. Une lueur de complicité s'alluma dans ses yeux, il leva son verre de vin à demi plein dans ma direction avant de le vider, façon de dire qu'il buvait à ma santé. Etonné par cette démonstration de civilité vis-à-vis du parfait étranger que j'étais encore, je l'imitai. Puis nous replongeâmes le nez dans nos assiettes respectives.

Je ne laissai pas un malheureux flageolet au fond de la mienne, ni même un morceau de pain dans la corbeille. Soudain, alors que la serveuse avait débarassé l'assiette saucée à blanc et qu'elle apportait le dessert, un murmure admiratif se leva sur son passage. Mais ce n'était pas à elle qu'il s'adressait, bien qu'elle le méritât sans doute. C'était au baba, un baba couronné de crème pâtissière, semé de raisins secs et nappé de rhum dans une assiette creuse. La serveuse s'arrêta à ma table et l'y déposa avant de

## *Le goût de l'ombre*

se retirer sur une courbette. Alors, à ma confusion, la salle entière applaudit. Je rougis, je souris ni-ai-ement, j'esquissai de vagues inclinaisons de tête, comme un souverain timide salué par ses sujets. Les applaudissements cessèrent. Les conversations et les bruits de fourchettes repartirent de plus belle. On ne prêtait plus attention à moi... en principe du moins, car je surpris encore quelques coups d'œil dans ma direction alors que, troublé, je m'attaquais du bout de ma cuiller au baba.

Comme je terminais le côtes-du-rhône à petites gorgées, je sentis une béate somnolence me gagner. J'adressai à la serveuse le signe convenu, sorte de gribouillis dans l'air, par lequel on réclame l'addition. Elle me proposa un café. Je déclinai son offre, le café ne me valant rien le soir.

— Non merci, donnez-moi seulement l'addition, dis-je.

— Si vous y tenez, mais vous êtes bien engagé à la Cosmos ? Nous avons un arrangement avec eux. Nous pouvons vous ouvrir un compte. Les repas sont défalqués automatiquement chaque fin de mois sur votre salaire. Vous venez déjeuner ou dîner quand ça vous chante, vous ne vous souciez de rien, c'est pratique, et la maison vous consent une ristourne. Bien sûr, il faut que la cuisine vous plaise...

— C'était excellent, je ne dirai pas le contraire...

## *Mangeurs et décharnés*

— Eh bien alors ? Je vous apporte une petite fiche à signer, et hop, vous êtes des nôtres !

Etre des leurs, ou plutôt des siens... Ce programme n'était pas sans me séduire. J'aurais pu demander plus de précisions, mais elle ne m'en laissa pas le loisir. Elle regagna la desserte d'un pas vif, dansant, et revint un carnet à souche à la main. Mon nom y était déjà inscrit. Je saisis le stylo qu'elle me tendait et signai sans lire, dans l'état d'esprit qu'on peut avoir, me dis-je aujourd'hui, en paraphant un registre des mariages ou un formulaire d'engagement dans un corps d'élite : entre confiance et fatalisme.

— Alors bonsoir, et à bientôt, me dit la serveuse.

— Oui, à bientôt ! répondis-je, le cœur soudain empli d'une joie incongrue.

Mais qui d'autre m'aurait souhaité le bonsoir, si elle ne l'avait fait ?

Un instant plus tard j'étais dehors. Je m'avisai alors qu'avant d'entrer je n'avais pas pensé à regarder l'enseigne. Je n'eus qu'à lever les yeux : c'était « Chez Euthyme » que j'avais si bien dîné. Le patron, peut-être, portait ce prénom de patriarche ou de martyr moldave ?

J'aperçus, marchant à ma rencontre, deux femmes âgées, d'une surprenante maigreur. Leurs vêtements, comme accrochés à de simples portemanteaux,



## *Le goût de l'ombre*

tombaient de leurs épaules à la verticale. Leurs visages émaciés évoquaient ces photos prises en temps de guerre et de famine, montrant des populations au dernier degré de la cachexie. J'entendis que l'une disait à l'autre : « Tu sais, ma pauvre, je ne pèse plus que trente-six kilos... » A quoi sa compagne répondit : « Et moi, trente-trois, ma pauvre ! » Je ralentis et m'effaçai de peur de les faire s'envoler telles des feuilles mortes, par le seul tourbillon né de mon passage. Peut-être m'avaient-elles vu sortir du restaurant ? Elles me scrutèrent, à l'instant où nous nous croisions, avec une insistance presque comminatoire. Je parcourus une trentaine de mètres avant de me retourner pour les suivre du regard. Elles s'immobilisèrent à la hauteur de chez Euthyme, dans la flaque de lumière jetée sur le trottoir par sa devanture illuminée. Penchées en avant, elles scrutèrent l'intérieur de l'établissement à travers les rideaux à demi transparents avant de poursuivre leur chemin.

De retour chez moi, je ne trouvai pas tout de suite le sommeil. Tant de choses tournaient dans ma tête : ma nouvelle place, ce logement encore étranger, le restaurant et la serveuse, le contrat que j'avais signé, et la vision des deux pitoyables créatures... Je m'endormis enfin, d'un sommeil grevé de rêves confus.

## *Mangeurs et décharnés*

J'embauchai le lendemain matin, à huit heures. Ma tâche en elle-même n'avait rien d'exaltant. Je l'accomplis néanmoins de bon cœur, tel un rescapé qui renoue avec la vie. Je contemplais avec ravissement les preuves tangibles de mon salut : les liasses de bons de commande qu'il m'incombait de traiter. Un de mes nouveaux collègues m'avait indiqué la procédure en quelques mots. Mon expérience aidant, ces rudiments m'avaient suffi, et je m'étais jeté au travail à corps perdu. Quand retentit la sonnerie annonçant la pause du déjeuner, le collègue m'avança un ticket de cantine. Je le suivis au réfectoire. Sous le plafond bas de ce local sans fenêtres, le bruit était assourdissant. On aurait dit que les employés prenaient un malin plaisir à plaquer leur plateau sur le formica des tables, à s'interpeller à pleine voix, avant de s'asseoir dans un grand cognement de chaises. Quant à la chère... Tout en marchant derrière mon obligeant collègue vers la table où deux de ses amis l'invitaient à grands cris, je m'efforçais de tenir mon plateau presque à bout de bras, pour m'épargner le fumet désagréable qui s'en dégageait.

J'étais loin d'avoir assez faim pour m'accommoder de ce brouet. Pourtant, à mes côtés, mon initiateur et ses acolytes s'en repaissaient avec entrain. S'il n'avait tenu qu'à moi je n'aurais touché à rien, mais je ne voulais pas avoir l'air bégueule. Je me

## *Le goût de l'ombre*

forçai, réprimant grimaces et nausées. Par chance, après un mot de bienvenue machinal, mes compagnons de table ne s'occupaient que de leur assiette. Je pignochai, trempai mes lèvres dans un verre de piquette, et pris congé au prétexte d'un coup de fil à donner. Je remisai mon plateau presque intact sur un chariot métallique, et m'enfuis du bunker-réfectoire.

Il n'était plus temps d'aller manger ailleurs, même sur le pouce. Je dus me contenter d'une barre chocolatée achetée au distributeur automatique de l'entrepôt. Je me promis de me rattraper au dîner. Le souvenir des délices d'hier me mit l'eau à la bouche. Pourvu, pourvu qu'Euthyme ne fût pas fermé ce soir ! Tout l'après-midi, cette crainte revint me visiter par instants.

Euthyme était ouvert. A l'heure du dîner, changé, rasé de frais, parfumé, je poussai la porte du restaurant. La serveuse était là, merveilleusement identique à elle-même. A ma vue, avec un sourire qui me parut de connivence, elle m'indiqua d'un signe de tête la table que j'avais occupée la veille. Quelques clients, les mêmes qu'hier, le couple osso buco-chateaubriand, l'hercule à la côte de bœuf, le Montbéliard-lentilles, ne tardèrent pas à apparaître et à s'asseoir aux mêmes places. Ils m'adressèrent, eux aussi, des signes de reconnaissance discrets mais

## *Mangeurs et décharnés*

indubitables. Ma parole, j'étais traité en habitué, on me laissait entendre que je faisais partie de la famille, famille de hasard, probablement sans longs lendemains, pourtant rassurante, famille harmonieuse, famille parfaite : avec elle ni querelles ni rancœurs. Chacun de ses membres trouverait son bonheur dans la carte, dans la proximité à la fois chaleureuse et distante des tablées, dans la vision de la Serveuse christique distribuant à droite et à gauche plats et flacons : « Mangez et buvez, ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

En moi cependant, l'homme maintes fois déçu par la vie s'attendait à l'être encore. Je n'arrivais pas à croire que ce second dîner me comblerait autant que le premier. Aussi commandai-je presque à regret un pâté de tête, une escalope de veau normande, et un pichet du côtes-du-rhône sur lequel je savais pouvoir compter. A la dérobee, j'observais la serveuse avec une attention mesquine, guettant l'imperfection, cheville épaisse, hanche lourde ou dos rond, qui me la gênerait. Elle m'apporta l'entrée et le pichet de vin sans que j'aie rien découvert de tel. Je la suivis encore du regard alors qu'elle s'éloignait, aérienne, impeccable. Je goûtai le vin. Il ne laissait rien à désirer, et la première bouchée de pâté de tête me persuada que je n'en avais jamais mangé de meilleur. L'escalope qui vint ensuite n'en fut pas indigne. Je faillis terminer sur un baba au

## *Le goût de l'ombre*

rhum. J'y renonçai au souvenir des applaudissements insolites que celui d'hier avait soulevés. J'op-tai pour une tarte du jour, aux quetsches, maison, excellente, me dit la serveuse.

— Eh bien soit, donnez-m'en une portion ! Et...

Je m'interrompis, rougissant et cherchant mes mots.

— ... Et puis-je savoir comment vous vous appelez ? articulai-je enfin. Comme je compte venir assez souvent, ce serait plus...

Je me tus à nouveau, cherchant l'adjectif le plus approprié. « Commode » ou « pratique » auraient été presque désobligeants. « Sympathique » me parut banal... Je me jetai à l'eau :

— Ce serait plus gentil !

Plus tard, comme je revivais la scène en me lavant les dents devant le miroir de ma salle de bains, j'en rougissais encore. « Ce serait gentil... » Comme elle avait dû me trouver niais, enfantin ! Ou bien non ? Allez savoir ce que les femmes pensent au fond d'elles-mêmes, sous le masque dont elles se protègent ! Celle-là devait avoir l'habitude des avances masculines. Alors peut-être la mienne l'avait-elle touchée par sa naïveté même ? En tout cas elle m'avait révélé son prénom, Gisela. Et moi, aussitôt, soulagé de n'avoir pas été rembarré (mais pourquoi l'aurais-je été ?), je l'en avais félicitée : c'était joli, c'était original comme prénom, Gisela ! Je l'avais

## *Mangeurs et décharnés*

répété à plusieurs reprises, Gisela, Gisela, d'un air charmé et sûrement stupide.

Si elle n'alla pas jusqu'à susciter les bravos du baba d'hier, la tarte aux quetsches me fut apportée sous les regards approbateurs des autres clients. Gisela ne me proposa pas de café : elle se rappelait que je n'en prenais pas le soir, me dis-je. Cette pensée me conforta dans l'idée que j'avais désormais mes habitudes chez Euthyme. Rien n'est plus rassurant, dans le désert glacé du monde, que d'avoir ses habitudes quelque part, où quelqu'un s'en souvient et vous le confirme. Comme je signalais la fiche que Gisela me présenta ensuite, je me posai furtivement la question de savoir s'il convenait de lui donner un pourboire en sus de celui qui devait être compris dans l'addition, dont le montant ne figurait d'ailleurs pas sur la fiche. J'y renonçai, car j'aurais eu l'impression d'acheter par avance de très hypothétiques faveurs.

Le lendemain, jour ouvré, je me procurai à l'économat un unique ticket de cantine afin de m'acquitter de ma dette auprès de mon collègue. Ma décision était prise : je ne mettrais plus les pieds au réfectoire. Dès lors, à chaque repas, Gisela m'accueillit d'un bonjour enjoué. Ma place désormais attitrée était toujours libre. Je ne m'y asseyais pas sans une joie secrète, deux fois par jour puisque j'avais vite pris le pli de manger là midi et soir,

## *Le goût de l'ombre*

à peu près sûr d'y retrouver les mêmes têtes aux mêmes places. La clientèle d'Euthyme occupait les tables comme les étoiles occupent le ciel, dans une répartition immuable. Il était aussi rare qu'un habitué fit faux bond que de découvrir une nouvelle tête. Nous échangeions des sourires courtois, et parfois quelques considérations sur le temps, nous nous souhaitions bon appétit avant de consulter le menu. Répandant autour d'elle un léger parfum, Gisela s'affairait. Je me donnais des airs d'hésiter, pour la retenir auprès de moi un instant de plus que nécessaire. Elle répondait à mes demandes d'éclaircissements quant à la garniture d'un plat, à la provenance d'un mets, elle acquiesçait à mon choix, enregistrait ma commande... J'étais heureux.

Ce bonheur sans mélange dura jusqu'à la fin du mois. A cette échéance, c'est peu dire que je sursautai à la lecture de mon bulletin de paye. Aux diverses retenues et cotisations sociales s'ajoutait sous l'imputation de mon contrat avec Euthyme une somme à l'évidence disproportionnée, si considérable qu'elle mangeait littéralement mon salaire et me laissait tout juste de quoi payer mon loyer. Il s'agissait, il ne pouvait s'agir que d'une erreur. Je ne trouvai pourtant pas auprès du service comptabilité de mon employeur l'oreille attentive que je

m'estimais en droit d'attendre. « S'il y a erreur, me fut-il répondu assez sèchement, elle ne saurait être que le fait du restaurant. » La Cosmos se bornait à répercuter les chiffres fournis par le restaurateur. C'était donc de ce côté que je devais me tourner. Je voulus bien l'admettre, non sans m'inquiéter du délai qui serait apporté à la rectification du virement effectué sur mon compte, une fois l'erreur reconnue. Là encore, on me renvoya à Euthyme.

Je regagnai mon poste dans un tel état d'agitation que je faillis commettre plusieurs boulettes dans l'établissement de mes bordereaux. Je me forçai à les vérifier un à un, rattrapai mes bévues, et recouvrai peu à peu mon calme. Quand sonna l'heure du déjeuner, j'étais à peu près tranquilisé : tout allait s'arranger dans quelques instants chez Euthyme. Peut-être même, pour se faire pardonner ce pataquès, m'offrirait-on l'apéritif ? Ce fut dans cette disposition d'esprit que je pris le chemin du restaurant.

Je passai d'abord ma commande, puis, du ton le plus anodin, je demandai à voir le patron.

— Vous voulez parler à Euthyme ? Je le préviens, il va venir, dit Gisela.

Mais je n'avais nulle envie d'exhiber ma fiche de paye et de m'expliquer devant les habitués assis aux tables voisines.



## *Le goût de l'ombre*

— Non, non, protestai-je, j'y vais moi-même. Ce sera l'occasion de découvrir son antre ! plaisantai-je en me levant.

Quelques mètres me séparaient de la porte, toujours battante, jamais franchie par moi jusqu'alors, derrière laquelle Euthyme officiait. En la poussant, j'éprouvai un fugitif sentiment de sacrilège : derrière elle s'effectuaient les subtiles alchimies, les transsubstantiations dont je me nourrissais jour après jour. Cette impression se dissipa illico, devant la vision qui s'offrit à moi. Dans un nuage de vapeurs et de fumées, un petit homme malingre, noir de poil, fort laid, grimaçait et transpirait au-dessus de poêlons et de casseroles posés sur des fourneaux ronflants. Sans lâcher du regard les cuissons multiples qu'il surveillait, il s'enquit sans aménité de mon intrusion dans sa cuisine.

— Ouais ?

Cette brusquerie me décontenança, bien qu'elle puisse paraître excusable de la part d'un chef en plein coup de feu.

— Ouais, qu'est-ce qu'y a ?

— Eh bien c'est à propos de ma note... Il me semble qu'il y a une erreur...

Seulement alors, il se tourna vers moi. Je lui tendis mon bulletin de paye. Il s'en saisit sans s'essuyer les mains, ce qui eut pour effet de maculer le document d'empreintes graisseuses.

## *Mangeurs et décharnés*

— Regardez, là, en bas, le total pour mes repas...

— Ouais, et alors ?

— Eh bien c'est trop, beaucoup trop. Je n'ai même pas mangé ici tout le mois. Il y a forcément une erreur !

Euthyme secoua la tête.

— Y a pas d'erreur. C'est bien vot' compte. Z'avez signé toutes les fiches, la Cosmos a été débitée, vous aussi, tout est normal. Et maintenant débarrassez le plancher, j'ai du travail ! conclut-il en me jetant à la figure mon bulletin de paye à présent innommable.

Je restai un instant sans voix devant tant de grossièreté et d'impudence, puis ma colère éclata. Négligeant le bulletin tombé à terre, je jurai et saisis Euthyme par le col. Mal m'en prit. « De quoi ? De quoi ? » s'exclama-t-il en se dégageant d'une brusque torsion du buste. Il m'empoigna à son tour, et me jeta hors de la cuisine avec une vigueur stupéfiante chez un pareil avorton. Sous les yeux de l'assistance abasourdie, et surtout sous les yeux de Gisela, il me fit traverser la salle en me poussant aux épaules, ouvrit la porte et me propulsa sur le trottoir, où je tombai à quatre pattes. Je ne m'étais pas encore relevé qu'il avait déjà retraversé la salle et ramassé mon bulletin de paye chiffonné

## *Le goût de l'ombre*

et souillé pour revenir me le lancer depuis le seuil avant de claquer la porte.

Je me relevai au bord des larmes. Non de douleur, bien que je me sois écorché le genou et la main sur le revêtement rugueux du trottoir, mais de honte et de rage impuissante. Car j'avais conscience de n'être pas de taille, en dépit des apparences, contre un adversaire aussi brutal et déterminé. Comme j'examinais mes écorchures et étanchais d'un mouchoir le sang qui perlait de mon genou à travers le tissu de mon pantalon, des passantes s'arrêtèrent à ma hauteur. Je reconnus les deux femmes croisées le premier soir, alors que je sortais du restaurant. A la lumière du jour, elles paraissaient plus squelettiques encore. Dans leur visage aux pommettes saillantes, aux joues et aux tempes creuses, leurs yeux brillaient d'une joie méchante.

— Voilà, c'est bien fait ! Pour celui-là, c'est bien fait ! s'exclama l'une d'elles.

— Ah ça oui ! C'est bien fait, on ne le plaindra pas ! approuva l'autre.

Puis, bras dessus, bras dessous, elles s'éloignèrent à petits pas en se félicitant de mon malheur. Peut-être fut-ce leur hostilité qui m'incita à me rebiffer, non contre elles, mais contre Euthyme. Après tout, me dis-je, j'étais un être humain, tout n'était pas permis contre moi ! J'ouvris la porte du restaurant, et, sans entrer, à pleine voix, même si elle tremblait

## *Mangeurs et décharnés*

un peu, j'apostrophai le gargotier qui plastronnait au milieu de sa salle. Je lui promis que nous n'en resterions pas là, et que j'allais, sur-le-champ, porter plainte au commissariat. Il fit mine de se jeter sur moi à nouveau. Je reculai avec précipitation, je l'avoue. Alors, sur un haussement d'épaules, il referma la porte et réintégra son repaire enfumé.

Au commissariat, on me fit attendre. Un officier de police me reçut et m'écouta enfin, d'ailleurs sans manifester beaucoup d'intérêt devant ma main et mon genou blessés. Le bulletin de paye que je brandissais ne produisit guère plus d'effet.

— Excusez-moi, protestai-je, mais vous semblez trouver ça normal, alors qu'il s'agit des trois quarts de mon salaire ! Il me reste à peine de quoi régler mon loyer. Comment vais-je vivre d'ici la fin du mois ?

— Monsieur, me fut-il répondu, chacun est responsable de ce qu'il fait de son argent. Vous avez dépensé le vôtre inconsidérément, il ne faut vous en prendre qu'à vous-même !

Je m'étranglai à demi. Mes dépenses n'avaient rien d'inconsidéré : la vérité était que la somme déduite de mon salaire était scandaleusement exagérée.

Non sans impatience, et même avec un dégoût manifeste, mon interlocuteur repoussa de la main

## *Le goût de l'ombre*

le chiffon de papier taché de graisse que j'avais posé devant lui.

— Si vous tenez à porter plainte, reprit-il, je dois vous avertir qu'elle demeurera sans suite. Et même si elle finissait par arriver en justice, vous seriez immanquablement débouté... Et je ne vous parle pas des frais !

Je déposai plainte malgré tout, tant j'étais sûr de mon bon droit. Le policier la reçut avec des soupirs excédés. Quand il m'en donna récépissé, il était trop tard pour que je retourne à mon travail. Je rentrai chez moi, à la fois brisé et affamé. Je rencontrai sur ma route, non loin de chez Euthyme, l'hercule amateur de viande rouge qui m'avait, le premier, manifesté de la sympathie un mois plus tôt. Je décidai de l'aborder, pour le prendre à témoin du coup incompréhensible qui me frappait. Cependant, à l'instant où je m'y apprêtais, il me lança un regard chargé de haine et se détourna de moi avec un haut-le-corps. J'en restai saisi, immobile au milieu du trottoir. La clientèle d'Euthyme lui était-elle attachée au point d'épouser sans examen sa querelle avec moi ? Ce soir-là, dans la solitude de mon studio, j'eus du mal à trouver le sommeil après un triste dîner de sardines à l'huile et de biscottes. Dans le noir, la paume et le genou douloureux, je me repassais en boucle cette journée catastrophique. Je me revoyais éconduit par le

## *Mangeurs et décharnés*

comptable de la Cosmos, poussé dehors, jeté à terre par Euthyme, humilié devant Gisela, nargué par les échalas, découragé par l'officier de police, snobé par le colosse... J'imaginai d'éclatantes revanches. Euthyme corrigé par mes soins, humilié à son tour sous les yeux de la serveuse, et moi rétabli dans ma dignité... Vaines songeries, qui me tinrent longtemps éveillé ! Il s'en fallut de peu que je ne passe outre aux intimations de mon réveille-matin. Mal en point, ni lavé ni rasé, je faillis prendre mon poste en retard.

Je ne disposais, en liquide, que de quoi acheter quelques tickets de cantine. Ceux-ci ne me mèneraient pas plus loin que la fin de semaine. Ensuite, si je voulais au moins déjeuner chaque jour ouvrable, il me faudrait obtenir une avance de tickets de l'économat. Quant au dîner, je devrais m'en passer. Quand je me représentais à quelle extrémité j'en étais réduit par la malhonnêteté d'Euthyme (à moins que ce ne fût par la faute de Gisela !) j'étais submergé de fureur.

Les jours passèrent ; rien ne peut les en empêcher. Je survivais sans joie, me nourrissant à midi, au début, des mets grossiers du réfectoire, m'y glissant ensuite en fin de repas pour y chiper en prévision du soir morceaux de pain, pommes ridées et sachets de gaufrettes abandonnés sur les tables. Mon moral et mon humeur pâtissaient de

## *Le goût de l'ombre*

ce régime. Certes, la prochaine paye rétablirait ma situation. Je chercherais un autre restaurant et tout rentrerait dans l'ordre. Ma plainte suivait son cours, espérais-je.

Une vingtaine de jours après mon expulsion *manu militari* de chez Euthyme, je rencontrai Gisela dans la rue. Je ne l'avais pas revue depuis l'altercation. J'étais passé quelquefois devant le restaurant. Sans m'abaisser à scruter la salle à travers le rideau, j'avais noté qu'elle paraissait déserte, à des heures où elle était bondée naguère. J'avais subodoré quelque punition divine, maladie du patron ou désaffection brutale de la clientèle préjudant à la faillite de l'établissement. En apercevant Gisela, et au souvenir de ma honte, je faillis changer de trottoir. Cependant elle m'avait reconnu. Une telle fuite de ma part n'eût abouti qu'à perdre à nouveau la face. Je pris de mon mieux un air indifférent. Comme nous nous croisions, je lui trouvai une petite mine : les yeux battus, un pli amer à la lèvre, des joues moins rondes... Si c'était bien la même femme a priori désirable, sa lumière intérieure semblait éteinte. J'en fus ému. Mais presque aussitôt, revenant à moi-même, je me dis qu'après trois semaines de famine et de rogatons glanés sur les tables, je n'avais sans doute rien à lui envier. J'aurais pu m'arrêter, engager la conversation. Mon orgueil m'en dissuada. Nous nous croisâmes sans

## *Mangeurs et décharnés*

échanger autre chose qu'un bref regard. Je poursuivis ma route, en apparence impassible, pourtant je sentais un vide se creuser au sein de mon estomac – déjà si mal rempli ces derniers temps ! Je n'avais pas parcouru trois mètres qu'une main me tira par la manche. C'était elle, elle avait fait demi-tour et m'avait rattrapé. D'une voix implorante, elle me lança : « Revenez, là-bas sans vous rien ne va plus ! » avant de se détourner et de s'éloigner à grandes enjambées. Stupéfait, trop abasourdi pour la suivre aussitôt, je la laissai se perdre dans la foule qui, à cette heure, se pressait sur le trottoir. Je rentrai chez moi bouleversé, pour m'attabler devant le maigre butin de mes rapines du jour. « Revenez, là-bas sans vous rien ne va plus ! » Avait-elle vraiment prononcé ces mots si improbables ? Pour m'en convaincre je m'efforçais de revivre la scène, et oui, j'en aurais mis ma tête à couper, je les avais entendus.

Dans le courant de la semaine, je fus officiellement avisé du rejet de ma plainte. Cette nouvelle m'affecta à peine. C'était comme ça, pensai-je. La justice n'était pas de ce monde, et je ne m'en indignais même pas. Qu'était-ce que la justice ou l'injustice, que pesaient-elles à côté de la prière de Gisela ? « Revenez », avait-elle dit. Là-bas, sans moi, rien n'allait plus. Je me le répétais, et j'essayais de me représenter la désolation supposée régner



## *Le goût de l'ombre*

en mon absence. On m'espérait, on m'attendait. C'était incroyable et pourtant je le croyais. Peu à peu, la décision mûrit en moi d'y aller, un midi ou un soir. Ce serait à la fois pour Gisela, puisqu'elle m'en avait pour ainsi dire supplié, et pour moi, car le régime auquel j'étais réduit depuis bientôt un mois me pesait au plus haut point... Ce serait aussi pour prendre ma revanche sur Euthyme, s'il était vrai que rien n'allait plus chez lui.

Le 30, le virement de mon salaire me confirma dans ma toute-puissance retrouvée. Je me rendis au restaurant le jour même. La salle, déserte et silencieuse, baignait dans une semi-pénombre. Les tables vides me rappelèrent le premier soir où j'étais entré. J'eus l'impression d'un recommencement à zéro – mais c'était moi qui avais effacé l'ardoise exorbitante !

D'abord nul n'apparut. Au bout d'un temps seulement, comme j'allais tourner les talons, la porte de la cuisine s'entrouvrit, et quelqu'un glissa un œil dans l'entrebâillement. C'était Gisela. Sa réaction me persuada que j'avais eu raison de venir : elle poussa un petit cri joyeux, ouvrit plus largement la porte et s'avança vers moi. Les yeux brillants, elle m'indiqua ma table habituelle d'un geste qui n'avait rien de machinal. Il était très intentionnel au contraire, généreux, presque solennel, presque fervent !

## *Mangeurs et décharnés*

— Je vous éclaire, dit-elle.

Elle actionna un commutateur et la lumière jaillit. Je m'assis. Elle alla chercher un menu qu'elle m'apporta. Puis elle regagna la cuisine, le temps sans doute de prévenir Euthyme de ma présence. Bientôt de retour, elle s'occupa à droite et à gauche, ici alignant une chaise, là époussetant une banquette ou disposant mieux un couvert. Par instants elle se tournait vers moi et me considérait avec, sur son visage aux traits tirés, une expression de soulagement ou même de bonheur qui m'emplissait de confusion. Cependant l'heure tournait. Je m'étonnais, en moi-même, de ne pas voir encore les habitués. Elle m'avait dit que rien n'allait plus... Était-ce à ce point ? Comme si elle craignait que je m'en aille, elle me dit, depuis le comptoir où elle préparait des carafons et des pichets : « Ne vous inquiétez pas, ils vont arriver ! »

Et par le fait ils arrivèrent. Plus tard qu'à l'ordinaire, comme s'ils n'avaient pas eu d'abord l'intention de venir et qu'il avait fallu battre le rappel, mais tous finirent par pousser la porte à leur tour. Ils commençaient, du seuil, par embrasser la salle d'un regard circulaire, puis, m'ayant aperçu, ils entraient, le visage empreint de la même expression rassurée que Gisela. Ils me saluaient avec une sorte de timidité, ou peut-être de gratitude ? Ils s'assayaient à leur place habituelle, et ils attendaient,

## *Le goût de l'ombre*

muets. Qu'attendaient-ils ? Je ne le compris qu'au bout d'un moment : c'était à moi de donner le signal, en passant commande le premier. Je m'exécutai, à mi-voix dans le silence : hareng mariné, aile de raie aux câpres, un pichet de sèvres-et-maines... C'était comme si, dans l'attente de mes désirs, les respirations s'étaient retenues. En parlant, j'avais donné licence à tous de reprendre souffle et vie. Le brouhaha coutumier s'éleva de nouveau tandis que Gisela inscrivait les commandes. Une table, celle où se tenait d'habitude le couple au cha-teaubriand et à l'osso buco, restait inoccupée. Je m'en souvenais très bien, leurs choix avaient peu varié durant le mois où j'avais mangé là. Il ne manquait plus qu'eux. Allaient-ils faire faux bond ? Quand la porte s'ouvrit à nouveau, j'aurais juré que c'était eux, qu'ils allaient s'asseoir là, égaux à eux-mêmes, et commander une fois de plus leurs plats favoris... Mais, à leur place, les vieilles décharnées qui s'étaient réjouies à haute voix de ma déconfiture du mois dernier firent irruption dans la salle. Tremblantes, hors d'haleine, elles se ruèrent sur la table libre aussi vite que le permettaient leurs jambes grêles et se jetèrent sur les chaises avec un cri de triomphe. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit sur le couple naguère titulaire. Je vis distinctement l'homme serrer les poings tandis qu'une déception amère se lisait sur ses traits. Sa femme,

## *Mangeurs et décharnés*

quant à elle, se mordait les lèvres et semblait sur le point d'éclater en sanglots. Ils se tournèrent vers Gisela. Celle-ci écarta les bras en signe d'impuissance. Alors, la mort dans l'âme, le couple battit en retraite. Les deux vieux sacs d'os s'emparèrent de la carte et pointèrent des doigts fébriles sur le nom des plats que Gisela notait à mesure. Quand chacun fut servi, j'entamai mon hareng pommes à l'huile. J'en savourai chaque bouchée, cependant qu'autour de moi tous communiaient dans la même extase. Je n'étais plus dupe de rien, ou plutôt j'acceptais d'être la dupe de tous : à la fin du repas, et chaque midi et chaque soir, je signerais encore sans la lire la fiche que me tendrait Gisela. Et à travers mes paupières mi-closes, je surveillais tout ce monde qui mangeait sur mon compte.

*Palaiseau, novembre 2012-mai 2015*